

Combats anti-autoritaires à Nice et dans sa région

Première partie : de 1880 à 1945

Introduction de Sous la plage les pavés :

Nous proposons ici un texte qui revient sur quelques combats dans la région de Nice, de la période qui s'étend de la fin de la Commune à 1945, et sur quelques personnages qui y ont participé.

Nous n'avons pas pour prétention de défendre « notre » ville (comme si les villes, ou leurs quartiers, nous appartenaient) ou un quelconque chauvinisme local.

Si la région niçoise a été plutôt moins traversée que d'autres par les grands épisodes révolutionnaires des XIXème et XXème siècle, son histoire a néanmoins connu un certain nombre d'épisodes intéressantes. La guerre sociale se livre partout, avec des spécificités (qu'il est intéressant de saisir), et beaucoup de points communs d'un endroit à l'autre. C'est surtout dans la perspective de les relier à des situations plus générales que ces combats nous intéressent.

A une époque où la temporalité d'Internet et des réseaux fait tomber dans l'oubli des luttes et des combats importants très récents, évoquer certains épisodes de lutte ou les parcours de quelques irréductibles nous semble important. Nous ne revendiquons pas de maîtres à penser et n'avons pas de modèles à suivre... mais les expériences révolutionnaires du passé continuent de servir d'inspiration à celles et ceux qui comme nous souhaitent lutter ici et maintenant pour un monde radicalement différent.

Longtemps, la situation historique particulière du Comté de Nice a en partie isolé la région du reste de la France, comme des troubles qui ont agité les autres régions. En 1871, la Commune n'est pas proclamée à Nice comme dans d'autres villes françaises. Les républicains Garibaldi (niçois et Père de l'Indépendance italienne, ce qui en dit long sur les paradoxes de la ville) et Beghelli ne partagent pas les perspectives anti-autoritaires des bakouniniens de la Première Internationale, en rupture avec le républicanisme des *carbonari* italiens ou des insurgés varois, qui eurent une influence dans la région niçoise.

Premiers développements

Nice compte déjà une forte population italienne. A partir de 1881, des anarchistes venus d'Italie y sont présents, puisque Vito Solieri, dit *Il Gobbi*, est le délégué de la section anarchiste-communiste de Nice au Congrès anarchiste de Londres de 1881. La période est marquée par l'incendie du théâtre municipal, dans lequel meurent de nombreux ouvriers.

Le sud-est de la France est le terrain de tensions racistes. A Nice on ne signale pas de faits graves, mais quelques bagarres entre ouvriers français et italiens en 1882-83. Il existe en 1884 un groupe composé d'anarchistes italiens, *Les fils de la misère*. Un de ses membres, Florido Matteucci, avait participé avec Errico Malatesta et Carlo Cafiero au soulèvement de la région du Matese en 1877. Tous les membres du groupe, déjà plusieurs fois condamnés en Italie, sont expulsés de France en 1885.

C'est l'époque de la « propagande par le fait », des petits groupes anarchistes fortement portés sur les actions armées et les perspectives d'insurrection.

Malatesta, Galileo Palla (qui a parcouru avec le premier l'Argentine et le Paraguay), et Giovanni Talchi, fondent à Nice le journal *L'associazione*, publié en italien, qui comptera six numéros du 6 octobre 1889 au 23 janvier 1890. Mais ces révolutionnaires sont souvent de passage et ont du mal à avoir une activité régulière sur place.



(portrait de G.Talchi)

En 1890, la police niçoise signale aussi Marcello Vanni comme l'un « des plus dangereux anarchistes », ne travaillant pas et passant sa vie « avec les voleurs et les vagabonds ». Il fréquente Paoletti, « voleur anarchiste ».

La Cour d'Assises condamne Vanni à 8 ans de travaux forcés en 1892, mais il échappe à une rafle contre des compagnons italiens avant le 1^{er} mai, et gagne l'Espagne.

Ces groupes, à Nice comme ailleurs, sont souvent étroitement surveillés par la police. Des mouchards font des comptes-rendus précis de leurs réunions et de leurs habitudes.

A la fin du siècle, la croissance démographique de la ville est très importante. Nice devient la capitale française du tourisme, et compte une population immigrée élevée. Les Bourses du Travail, fondées par l'anarchiste Fernand Pelloutier, se constituent en 1893. A Nice, place Saint-François, bien que les partis politiques français soient encore peu intégrés, elle est d'orientation républicaine, et ne compte en 1896 qu'un syndicat révolutionnaire.

Des *Socialistes-Révolutionnaires* et des blanquistes niçois fondent *Le Réveil des Travailleurs* avec l'immigré russe Frédéric Stackelberg. Ils entretiennent de mauvaises relations avec les anarchistes, organisés au sein d'un groupe franco-italien appelé *Anti-clérical*, dont les membres italiens sont plus tard expulsés. Un autre groupe, *Ni Dieu ni maître*, se constituera par la suite.

Durant l'année 1897, les grèves sont nombreuses par rapport à la période précédente (30 grèves seulement de 1860 à 1885), et la Bourse du Travail encore peu soucieuse de s'y impliquer.

En 1898 se constitue le groupe *L'Esclave* (*Lo schiavo* en italien), favorable au syndicalisme sur des bases révolutionnaires, qui publie un journal bilingue. Ses activités consistent essentiellement en de la propagande. Il compte toutefois des révolutionnaires comme Nicolo Converti, qui a été actif à Naples et Marseille, et le sera plus tard en Tunisie.

Les *Socialistes-Révolutionnaires* veulent donner une orientation plus combative aux syndicats, mais dans une perspective de prise de pouvoir, et sans s'interdire les méthodes réformistes. Ils fondent en 1902 la Fédération des Chambres Syndicales, dont la ligne est plus dure que celle de la Bourse du Travail.

Un début de siècle agité

Le prolétariat niçois est agité durant les premières années du siècle. La vie est chère dans une ville où le tourisme est le secteur économique le plus fort. L'industrie est plus limitée : environ 20 % des emplois. Les usines ont été installées en priorité hors des quartiers qui bordent la mer et dans les villes qui n'accueillent pas de touristes.

Le vieux Marx, de passage à Cannes en 1882, semblait peu soucieux de saisir les nuances de la vie des prolétaires du coin. Son dogme ouvriériste avait la vie dure : « nulle trace ici de *masse* plébéienne, en dehors des *garçons d'hôtel, de café* et des *domestiques* qui font partie du lumpenprolétariat. » (*Lettre à Engels du 5 juin 1882*).

Face aux palais, plus nombreux que partout ailleurs, on vit dans une grande misère. Dans le Vieux-Nice, les ouvriers italiens dorment dans des logements de fortune, dans des pièces sans eau ni chauffage. On appelle le quartier *Babazouk*, sûrement par analogie avec le quartier *El Bazoum* d'Alger. Les visiteurs aisés ne s'y aventurent pas. L'écrivain bourgeois Jean Lorrain y recherche des sensations fortes, et y laissera quelques plumes.

Quelques uns de ses écrits niçois, typiques de cette époque, sont marqués par la fascination bourgeoise pour les « classes dangereuses ».

La région est déjà envahie de milliers de villas et lieux de villégiature pour la bourgeoisie internationale. Certains décrivent une ville marquée par les faux-semblants, ou le côté intéressé des locaux, émerveillés par la richesse et prêts à tout pour se l'approprier... Il y a effectivement de quoi alimenter le voyeurisme des journaux sensationnalistes : casinos, nombreux tripots, prostituées et gigolos, affaires d'escroqueries et de vols, nombreux faits divers. La « traite des blanches » se porte au mieux. Celles prises dans les filets du proxénétisme sont parfois très jeunes : douze, treize ans. C'est la réalité du prolétariat de l'époque, avec ses nuances et ses contradictions, loin de l'uniformité qu'on lui a souvent prêté, ou du simplisme de la division en « classes laborieuses » et « classes dangereuses ».



(Bande de contre-révolutionnaires de race latine et sémite - se gavent de pâtes fraîches dans le Vieux-Nice entre deux séances de bronzage à la plage du Castel – absolument rétifs à la mission révolutionnaire du Prolétariat industriel – travaillent peu et mal, refusent le Progrès)

*[Cette racaille est parfaitement vénale et tout à fait importune (Marx).
Ce produit passif de la pourriture des couches inférieures de la vieille société, il peut se trouver, çà et là, entraîné dans le mouvement par une révolution prolétarienne ; cependant, ses conditions de vie le disposeront plutôt à se vendre à la réaction (Marx et Engels).]*

On commence à signaler des grèves violentes en 1903. Deux grèves générales sont lancées localement en 1903 et 1904. La première, en solidarité avec la grève des balayeurs et charretiers de voirie, comptera deux journées d'affrontements et 96 arrestations (des ouvriers italiens pour les 64 figurant sur les listes de détenus). Les anarchistes s'y impliquent activement.

La seconde, en juin 1904, est menée par les employés du tram : les vitres des wagons sont brisées, les non-grévistes attaqués tout comme le matériel : l'aiguillage est saboté. Il y a quelques affrontements avec la police, et au moins deux ouvriers blessés par balles.

D'autres grèves ont lieu à la même époque : on en signale 19 pour les années 1904 et 1905.

A Vallauris en 1904, les ouvriers potiers en grève sont lock-outés par leur patron pendant plus de 4 mois et demi, dans un conflit qui marquera la ville.

1905 est l'année de la première révolution russe. Stackelberg diffuse d'intéressants textes sur les événements qui agitent son pays d'origine. A Cannes, un cousin du Tsar fait interdire la tournée anti-tsariste d'Ernest Girault, fervent propagandiste, qui avait organisé l'année précédente une tournée anti-colonialiste en Algérie avec Louise Michel. Cette dernière donna deux conférences à Nice à son retour, très peu de temps avant de mourir.

Les réunions sont également interdites à Menton et à Vallauris.



Le syndicalisme révolutionnaire, qui prônait l'action directe et le sabotage, décline après le 1^{er} mai 1906 : la manifestation du soir rassemble 2000 personnes, mais la grève ne dure qu'une journée.

La répression contre l'agitation ouvrière et révolutionnaire est forte depuis les années 1880. Le réformisme, qui transige davantage avec le pouvoir, s'impose assez largement pour les années à venir. La SFIO s'implante durablement. Les *Socialistes-Révolutionnaires*, voyant venir la menace de la guerre, transforment leurs sections, implantées dans les vieux quartiers de la ville comme Saint-Barthélémy, la Mantega ou Magnan en sections anti-militaristes, et concentrent l'essentiel de leur activité sur la propagande.

En 1907, lors de la grande révolte des vigneron, le 17^{ème} RI se mutine et fraternise avec les grévistes. C'est le fameux épisode des « crosses en l'air ». Le régiment est alors composé de soldats originaires du sud-est, dont certains des Alpes-Maritimes.

Peu d'éléments sont disponibles sur cette période difficile.

L'anarchiste espagnol Armand Guerra, également réalisateur (dont on ne connaît que *Carne de fieras* et un court film muet sur la Commune), publie à Nice au moins quatre numéros du grand journal anarchiste catalan, *Tierra y Libertad* (8, 16 et 22 octobre 1909 puis 21 février 1910), avec Joseph Pujol, ouvrier bouchonnier. Mais il semble que le journal ait été destiné aux lecteurs d'Espagne. Sa publication était interdite depuis la *Semaine Tragique* de Barcelone (été 1909).

Armand Guerra, dont l'œuvre cinématographique est perdue, aurait aussi réalisé un film à Nice à cette époque, *Un cri dans la jungle*.

La période se conclue par l'envoi d'une grande partie de la jeunesse et des hommes valides sur les champs de bataille de la « Grande guerre ». Les arguments nationalistes du Pouvoir ont vaincu, après de dures batailles, l'esprit anti-militariste et internationaliste des syndicalistes-révolutionnaires et des anarchistes, et le mouvement ouvrier est passablement anéanti. Certains militants niçois de la CGT

sont restés anti-militaristes tout le temps de la guerre, à la différence de nombreux membres de la SFIO qui partirent se battre (même si des divergences existaient aussi en interne au sein de ce parti).

On sait qu'au moins deux niçois ont été fusillés pour « désertion » lors de la guerre.

A Nice, en mai 1918, un « voleur » et déserteur italien, Ritondale, est condamné à mort pour avoir tiré sur les flics venus l'arrêter. La peine sera commuée en déportation au bagne.

La presse sensationnaliste fait ses choux gras sur deux bandes d'*Apaches*, qui intégraient des repris de justice, des adolescents et des déserteurs : *La cloche en l'air* dans le Vieux-Nice et *L'as de pique* à Riquier et au Port.

A la fin de la guerre, la maison d'arrêt est pleine d'adolescents, orphelins de guerre qui survivent dans la rue.

Et les ruelles des vieux quartiers n'ont pas l'aspect bucolique qu'on leur prête aujourd'hui :

« La nuit vous entendiez des cris, des appels, des chorales d'ivrognes place Pellegrini, vous vous heurtiez dans les filles aux grands yeux vides avec leurs bouches rougies et usées de blessures.

Une violence désespérée que nous ignorions chauffait à blanc, attisée par le souffle brûlant des désirs. Les voyous se partageaient la nuit ». (*L'Epibranche*).



Après l'hécatombe, de nouvelles tensions de classe

Les grèves reprennent rapidement après-guerre. Les tensions sont fortes partout à la suite de la révolution russe, puis allemande (1918-1923) et hongroise (1919). L'influence des bolcheviks, qui ont pris le pouvoir en Russie, est importante. De nombreuses grèves éclatent dans tous les secteurs en 1919-1920, au-delà de la seule industrie (ateliers, hôtellerie, confection, petites entreprises du bâtiment, boulangeries, etc.). Des manifestations contre la vie chère en 1919 sont ponctuées de heurts avec la police.

Dans le monde du travail, l'encadrement syndical est encore faible, ce qui peut signifier, selon les cas, une certaine autonomie, ou au contraire un fort corporatisme, notable dans plusieurs secteurs d'activités.

La bourgeoisie a quelques inquiétudes, et la presse s'en fait l'écho. A l'occasion d'une grève des tailleurs, un journaliste déplore « les cortèges grotesques qui eurent lieu à cette occasion. C'étaient des fillettes de douze à quinze ans qui les constituaient et il fallait voir avec quelle ardeur elles conspuaient leurs patrons et patronnes... C'était plutôt pénible. »



ouvriers d'usine, quartier Saint-Roch

Stackelberg est devenu une figure locale. Il s'est positionné contre la grande boucherie, et entretient des liens avec des libertaires, mais ne renonce pas pour autant aux méthodes réformistes.

Les immigrés italiens participent activement aux grèves. Lors de celle menée par les ouvriers du bâtiment, le 11 août 1924, ils chantent *Bandiera rossa* (« drapeau rouge ») dans les rues de Nice. La même année, une forte opposition s'organise contre un meeting fasciste. Les italiens sont au premier rang. Ces prolétaires immigrés, qui sont majoritaires le long du Paillon, jouent un grand rôle dans le développement de l'agitation sociale à cette époque.

La misère reste forte dans les quartiers italiens, comme ailleurs. En témoigne le célèbre écrivain roumain Panaït Istrati, qui dans les années 20 survit difficilement comme photographe ambulant sur la Promenade des anglais, après une implication révolutionnaire au début du siècle en Roumanie et de nombreux voyages : « affamé, seul, couchant dans les cours des maisons individuelles inhabitées de Nice », il est plusieurs fois emprisonné à la *maison cellulaire*. Désespéré, il tente de se suicider en janvier 1921. Si sa vision des hommes est marquée par une certaine naïveté, son œuvre est souvent bouleversante, et la lucidité ne lui fit pas défaut, notamment lors de son voyage en URSS.

Il écrivait dans *Le bureau de placement* ce beau passage, souvenir d'une discussion avec un anarchiste : « L'ordre, la chance de l'ordre, voilà l'ennemi ! Les anarchistes ont bien raison. Cette société humaine, y compris ses moutons révolutionnaires, désireux d'un nouvel ordre – encore de l'ordre ! - n'a pas droit au moindre respect ».

On dispose d'assez peu d'informations sur les anarchistes dans la région après-guerre, mais il semble que des réseaux aient été actifs, et qu'une implantation soit devenue plus durable.

Alexandre Berkman s'installe à Nice, après quatorze années passés dans l'enfer des prisons américaines pour sa tentative de meurtre du patron Henry Clay Frick lors de la grande grève de Homestead, en Pennsylvanie.

Des anarchistes italiens sont de passage, comme Tintino Rasi, très actif en 1919 à La Spezia (Ligurie), notamment avec l'anarchiste expropriateur Renzo Novatore.

Jules Clarenson, anarchiste qui pratique activement le cambriolage et réalise de beaux coups avec les *Travailleurs de la Nuit*, est condamné au bagne de Cayenne, dont il parvient à s'évader. Il est arrêté à Nice en 1918 et renvoyé au bagne, d'où il s'évadera une nouvelle fois.

Michel Antoine, dit *Lux*, qui a un joli parcours et sera toujours féru de polémiques, s'établit à Nice après la guerre. Il écrit dans divers journaux et publie lui-même trois numéros d'un petit périodique, *Le réaliste*. Un article publié à sa mort dans *La Revue anarchiste* du 2 janvier 1930 (voir Annexe) revient sur sa vie, et dresse un portrait intéressant des activités anarchistes de cette époque.

En 1924, l'anarchiste individualiste Georges Butaud, partisan des « milieux libres », fonde à Nice un foyer végétalien et espérantiste, au 3 rue Fodéré, puis publie une revue à Vence. Si le courant auquel il appartient (avec Henri Zisly), développe certaines réflexions intéressantes sur la santé, il a tendance à renoncer à la lutte des classes, et son mélange d'idéologie de la nature et de scientisme est assez confus. Certain-e-s militant-e-s ne renoncent toutefois pas à l'action, comme l'espagnole Valentina Beibide, un temps membre du groupe végétarien libertaire de Nice, qui s'engagera en Espagne lors de la révolution.

Heinrich Goldberg, alias *Filareto Kavernido*, pacifiste, espérantiste et adepte des milieux libres, fonde une communauté à Tourrettes-sur-Loup en 1926, mais des dissensions éclateront rapidement entre ses membres.

A partir de 1925, le Parti Communiste gagne de l'influence et oriente les travailleurs vers le syndicalisme au sein de la CGTU. Le syndicalisme ouvrier se développe. Le corporatisme recule, mais l'encadrement devient fort... ce qui sera, comme à Marseille, ville à plus forte population ouvrière, un frein à l'autonomie du prolétariat, malgré des grèves régulières et parfois dures. Il existe bien sûr des oppositions au sein de la CGTU locale, avec des *Syndicalistes-Révolutionnaires* comme Jean Braman, lequel avait participé avec plusieurs anarchistes à la mutinerie de la Mer Noire en 1919.

En 1927, des manifestations ont lieu à Nice et à Cannes pour soutenir Sacco et Vanzetti, condamnés à mort aux États-Unis. Elles sont organisées par la CGTU ou par des *comités Sacco et Vanzetti*.

Les années 30 et de nouveau la guerre

Le célèbre film de Jean Vigo *A propos de Nice*, qui contient une critique de classe de

la réalité sociale niçoise, sort en 1930.

Les années qui suivent sont marquées en France par une forte agitation ouvrière. Les anarchistes sont organisés, les réseaux disposent d'une certaine implantation dans le Sud-est de la France, et l'activité est importante.

La CGT-SR s'est créée en 1926 sur des bases anarcho-syndicalistes pour affirmer des perspectives anti-autoritaires et rompre avec les centrales contrôlées par les partis.

Elle est implantée à Nice, à Juan-les-Pins et à Cannes.

A Juan, la militante Pellissier fait partie de la Fédération Communiste Libertaire et s'occupe des *Éditions du travailleur libertaire*. Les textes qu'elle publie portent sur les préoccupations d'alors : la révolution semble proche, on discute activement de l'implantation du communisme libertaire.

Un groupe d'anarchistes italiens se forme à Beausoleil, où vivent plusieurs milliers de prolétaires immigrés. La plupart sont originaires du Piémont et de Ligurie et habitent le *Tonkin*, un bidonville composé à trois quarts d'italiens, où l'on parle un mélange de monégasque, de piémontais, de français et d'italien. Les locaux xénophobes appellent le quartier *carruggettu della merda* (« le petit chemin de la merde »)

Un certain nombre d'anarchistes italiens luttent depuis la Côte d'Azur contre le fascisme dans leur pays, et divers règlements de compte ont lieu entre leurs groupes et ceux des fascistes. Deux anciens combattants italiens sont tués à Nice lors d'un rassemblement en 1929. On accuse des anarchistes de divers attentats dans le département, qui portent les marques évidentes de provocations fascistes.

Tomaso Serra et Vittorio Malaspina sont interrogés et s'enfuient à l'étranger.

En 1930, les frères Puddu, ouvriers dans une carrière, chez lesquels ont été trouvés des produits de cambriolages et du matériel explosif, sont accusés des mêmes attentats et sont expulsés.

A Nice, Vittorio Diana est tué par un ex-carabinier pour son action contre des manifestations fascistes.

A Cannes, une coopérative de chaussures tressées emploie, comme celle de Nîmes, des anarchistes bulgares exilés qui ont été particulièrement actifs chez eux, tels Christo Manolov.

Des anarchistes sont également proches du journal *Terre Libre*, excellent papier publié à Nîmes par André Prudhommeaux.

En février 34, les fascistes tentent un Coup d'État à Paris. Les *Camelots du Roi* manifestent à Nice. Une contre-manifestation importante est organisée par la CGTU, ponctuée d'affrontements. Il y avait déjà eu des manifestations contre des rassemblements fascistes dans la région. En mars 1927, des coups de feu avaient même été tirés contre un rassemblement de l'extrême-droite à Nice.

Juin 1936 voit naître un mouvement national de grèves et d'occupations d'usines. Dans un premier temps, la mobilisation échappait en partie au contrôle des centrales

ouvrières, CGT et CGTU (la première contrôlée par la SFIO, la seconde par les communistes). Simone Weil écrit à ce sujet d'intéressantes observations dans *La révolution prolétarienne*. Mais les syndicats et le Front Populaire savent le canaliser en donnant satisfaction aux revendications ouvrières. Le mouvement ouvrier s'en satisfait un peu vite, alors qu'en Espagne la révolution est à l'ordre du jour...

Dans les Alpes-Maritimes, 1999 entreprises ont été en grève. Certaines grèves ont démarré sans la CGT, comme aux Galeries Lafayette de Nice. Et on comptera 507 occupations d'entreprises... Le mouvement aura été important à Cannes-La Bocca, à Grasse (avec 9000 grévistes), à Antibes. Et on a même vu le drapeau rouge flotter sur les plâtrières de Lantosque, dans le Haut-Pays.

Mais le sabotage a été peu pratiqué. L'outil de travail a été « respecté », et la plupart des grèves ont été assez courtes. Il y a eu des exceptions, comme à la Briqueterie de l'Abadie, à Cannes, restée en grève jusqu'au 12 août.

Et le mouvement aura des suites : d'août 1936 à décembre 1937, on comptera 85 grèves dans le département, dont 65 à Nice, et plusieurs grèves de solidarité.

Alexandre Berkman, gravement malade, se suicide à Nice le 28 juin 1936.

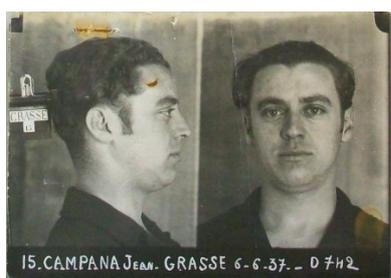
La révolution éclate en Espagne en juillet. Les anarchistes de France la soutiennent activement en envoyant des révolutionnaires sur place, mais aussi des armes et de l'argent. Ils organisent des conférences et des tournées de soutien. Angelo Montalcci, anarchiste italien actif à Nice, s'engage dans les colonnes armées. Âgé, il quitte le front et revient faire de la propagande.

Antonio Cherici, autre militant italien domicilié à Nice, part lui aussi en Espagne, d'où il revient en mai 37, après les affrontements avec les staliniens. Ettore Cropalti, d'Antibes, participe aussi à la révolution.

Christo Manolov est expulsé pour avoir mis sur pied un réseau de volontaires bulgares à Cannes.

A Grasse, un groupe de la Fédération Communiste Libertaire organise du soutien. Des anarchistes sont également actifs à Cagnes-sur-Mer, avec l'anarchiste Secondo Fontana.

Le dictionnaire *Maitron* signale par ailleurs plusieurs communistes niçois volontaires des Brigades Internationales morts en Espagne. Les informations manquent au sujet de certains d'entre eux, et tous n'étaient peut-être pas staliniens : certains membres des Brigades refusèrent de se prêter aux ordres des bureaucrates rouges qui les commandaient.



Jean Campana, Roland Carpentier et Joseph Feraud, de la FCL de Grasse (clichés de la police)

La démarche d'action directe en France ne s'arrête pas pour autant : des ouvriers lancent une grève soutenue par la CGT-SR en juillet 36 chez Dentol, à Vallauris. En mai 38, le militant de la CGT-SR Albert Boyer est congédié de la *Société de constructions aéronautiques du Sud-Est* à Cannes-La Bocca pour avoir organisé un meeting...qui s'est transformé en grève avec occupation d'usine.

L'Espagne révolutionnaire est définitivement défaite en 1939. Viennent les heures sombres de l'occupation. Les anarchistes présents sur le sol français rejoignent les maquis ou sont détenus. Certains meurent dans les prisons, comme l'italien Pasquale Curetti, du groupe de Beausoleil.

Deux maquis FTP-MOI (dont certains militants peuvent avoir des positions internationalistes), opèrent dans le Pays Niçois. Un est basé dans le village de Peille. Dans la région de Nice, les communistes, qui participent à l'organisation de la libération de la ville et de la région avec les gaullistes, reprennent le contrôle bureaucratique qu'ils exerçaient avant la guerre. Mais les tensions sont vives, et les anti-autoritaires se réorganisent rapidement dès la fin de la guerre.

Sous la plage les pavés
souslaplagelespaves@riseup.net
juin 2017

(Deuxième partie à venir)

Note de fin : nous avons fait le choix de ne pas évoquer les nombreux révolutionnaires ou intellectuels et artistes « radicaux » passés par la Côte d'Azur. Beaucoup d'entre eux, exilés, retraités ou vacanciers, étaient parfois attirés par les aspects les plus superficiels de la région, et n'eurent pas d'activités sur place, ou même d'affinités avec les révoltés d'alors. Si le mouvement vers la Côte en dit beaucoup sur la dynamique historique locale (tourisme dès le XIXème siècle, grandes fortunes, etc.), de nombreux écrits témoignent aussi du fait que bien des auteurs « critiques » ne surent pas diriger leur regard au-delà de la Promenade des Anglais.

ANNEXE

-« Un homme est parti », article à la mémoire de Michel Antoine, paru dans *La Revue anarchiste* (à lire sur le lien <http://www.la-presse-anarchiste.net/spip.php?article1069>)

SOURCES

Biographies

Pour les révolutionnaires dont les noms sont cités dans le texte, nous avons utilisé les notices biographiques du *Dictionnaire des militants anarchistes*, en ligne, et celles du *Maitron*. Pour les anarchistes italiens, nous avons utilisé comme compléments les notices biographiques du site de la *Biblioteca Franco Serantini* (en italien).

Pour Armand Guerra, nous avons utilisé une notice biographique en anglais du site *Libcom*.

Ouvrages et thèses

-BERTHUIN Jérôme *La CGT-SR et la Révolution espagnole* (Éditions CNT-Région parisienne, 2000).

-BEZIAS Jean-Rémy *Le communisme dans les Alpes-Maritimes, 1920-1939* (Serre, 1988).

-BROT Michel *Le Front Populaire dans les Alpes-Maritimes* (Serre, 1988).

-JEROME Philippe, BAUDIN André *Une histoire populaire de la Côte d'Azur*. Trois tomes, vision tout-à-fait stalinienne.

-RAINAUD Maurice et Jean-Marie *L'Épibranche, deux niçois de Riquier parlent à leur enfance* (1983).

-SCHMIDT Sophie *Essor et déclin du syndicalisme révolutionnaire à Nice de 1902 à 1906* (CIRA de Marseille).

-TARTAKOWSKY Danielle *Les manifestations de rue en France, 1918-1968* (Publications de la Sorbonne, 1987).

-TARTAKOWSKY Danielle, WILLARD Claude : *Des lendemains qui chantent ?* (Messidor, 1986).

-ISTRATI Panaït *Le pèlerin du coeur* (Gallimard, 1984).

Articles / journaux

Concernant les affaires contre les anarchistes italiens :

-Journaux *L'Ouest-éclair* du 05-10-1927, *Le populaire* du 12-10-1927, *Le Petit Niçois* du 09-01-1930, *Le Matin* du 01-09-1930.

Autres

-Numéros de la collection du *Combat syndicaliste* et de *Terre Libre* (collection du CIRA de Marseille).

-Article en italien paru *A-Rivista anarchica* d'avril 2014 : « Antifascismo anarchico » (http://www.arivista.org/?nr=388&pag=dossier_antifascismo1.htm).

-Article du *Matin*, 28 mai 1918 (affaire Ritondale).

-Article sur Beausoleil dans le numéro *Mémoires et identité de la frontière* de la revue *Cahiers de la Méditerranée* (juin 1999).

Pour finir, quelques travaux universitaires chiants, relativement condescendants et peu complets. Ils sont consultables en ligne, pour les éventuels courageux.

-GASTAUT Yvan *L'italien anarchiste à Nice dans les rapports de police à la fin du XIXe siècle : la figure introuvable du terroriste.*

-MARTINEZ U. *Le gouvernement anarchiste dans une grande ville touristique du XIXe siècle : Nice (1884-1904).*

-MOURLANE Stéphane *Les anarchistes italiens dans les Alpes-Maritimes et le Var à la fin du XIXe siècle : le choix de la marginalité ? (Cahiers de la Méditerranée).*

-PRENANT Patricia *Les mouvements sociaux à Nice en 1906 et la gestion de la crise par les pouvoirs publics (Cahiers de la Méditerranée).*